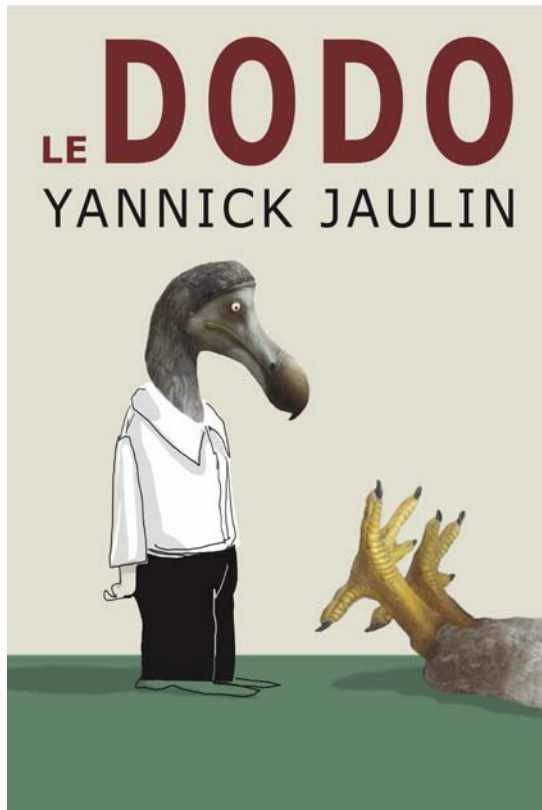


LE DODO PAS à PAS

Dossier pédagogique

Réalisé par Julie Portier

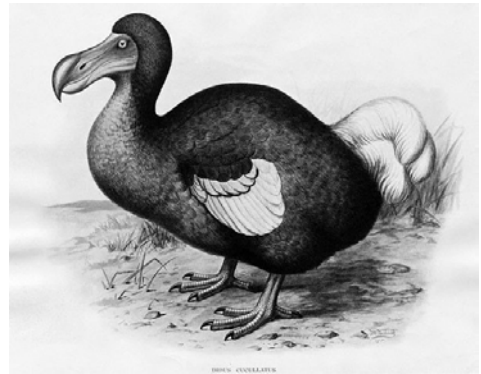


Pourquoi le Dodo ? (Présentation générale du spectacle)	p.2
Deux ou trois personnages (Dans le vif du sujet)	p.5
Les grands thèmes (Pistes de lecture et stimuli de réflexions)	p.7
Portrait d'un artiste atypique (Pour en savoir plus sur Yannick Jaulin)	p.12

POURQUOI LE DODO ?

Qu'est-ce que c'est ?

Le Dodo était un oiseau qui vivait sur l'île inhabitée de Maurice dans l'archipel des Mascareignes jusqu'à ce qu'il fut découvert autour de 1600, après quoi il disparut en moins de cinquante ans. Court sur patte, il ne volait pas et se déplaçait assez lentement. N'ayant pas de prédateur jusqu'à l'arrivée des colons Hollandais (qui débarquèrent avec chiens et rats), le Dodo n'avait développé aucun système de défense ou de fuite, ce qui explique sa disparition rapide : le Dodo était si facile à attraper. Comme ses œufs à même le sol, faciles à écraser. Il ne se méfiait pas et même si sa chair était coriace, c'était un garde-manger pratique. ... **Le Dodo aurait-il disparu faute de s'être adapté à son nouvel écosystème ou parce qu'il était trop gentil ?**



On sait peu de choses sur le Dodo : il a disparu presque aussitôt qu'il fut découvert. L'histoire de la navigation en a laissé des descriptions qui tournent rarement à son avantage : il est très vite considéré comme une erreur de la nature, un monstre devant lequel les naturalistes vont laisser libre cours à leur imagination. Buffon le décrira ainsi : *« La grosseur qui, dans les animaux, suppose la force, ne produit ici que la pesanteur. (...) c'est dans les oiseaux ce que le paresseux est dans les quadrupèdes, on dirait qu'il est composé d'une matière brute, inactive, où les molécules vivantes ont été trop épargnées. (...) Il a des ailes, mais ses ailes sont trop courtes et trop faibles pour l'élancer dans les airs ; il a une queue, mais cette queue est disproportionnée et hors de sa place : on le prendrait pour une tortue qui se serait affublée de la dépouille d'un oiseau, et la nature, en lui accordant ces ornements inutiles, semble avoir voulu ajouter l'embarras à la pesanteur, la gaucherie des mouvements à l'inertie de la masse, et rendre sa lourde épaisseur encore plus choquante, en faisant souvenir qu'il est un oiseau. »*... **Le Dodo serait-il mort de honte ?**

Moqué, exterminé, le Dodo est pourtant aujourd'hui une mascotte. Sur l'île Maurice et sur l'île de La Réunion (où il n'a jamais vécu !), il figure partout, sur les ticheurtes, les serviettes de plages ou sous forme de figurine dans les magasins de souvenir... **Le Dodo existe !** C'est même une poule aux œufs d'or.

Pour tout savoir et tout voir du Dodo : Harri Kallio, *A la recherche du dodo*, Actes Sud, 2004 et <http://www.potomitan.info/dodo>

Le syndrome du Dodo

Pourquoi parler du Dodo ? Pour parler de soi bien-sûr : c'est ce que font les deux conteurs qui se succèdent sur scène. C'est aussi un sujet qui s'est imposé à Yannick Jaulin le jour où lui a été diagnostiqué le « syndrome du Dodo ».

« A ce moment-là de ma vie j'étais épuisé de créer de nouveaux spectacles, J'étais fatigué, persuadé de me battre contre des moulins, de ne pas être compris, d'être une race en voie de disparition, avec mon patois, mes contes : un Dodo de la culture. Tout le monde a peur de se faire manger par plus gros que lui, mais moi je me sentais carrément au début de la chaîne alimentaire, Je décidai de faire une dernière tentative avant la disparition. » Yannick Jaulin

Syndrome du Dodo : Impression d'être condamné à disparaître faute d'avoir su (ou voulu) s'adapter aux mutations de la nature et de la culture. On observe chez le sujet atteint du syndrome du Dodo une propension à la plainte, la pleurnicherie et la victimisation. Exemple, devant une situation de crise qui nécessiterait de faire preuve de courage pour renverser la tendance : « Mais moi je ne peux pas vous aider, je ne sais que piéter, blerker et faire broumer mes ailes... »

Le conteur serait-il une sorte de Dodo ? Comme un Dodo qui continuerait de piéter sur son île sans se rendre compte qu'il a disparu de l'écosystème, le patoisant s'échinant à parler un dialecte dépassé à l'heure de la mondialisation, le conteur ne cesserait de raconter des histoires comme celles que l'on raconte depuis la nuit des temps, en ignorant que le cinéma 3D fait ça beaucoup mieux que lui ?

Le syndrome du Dodo est donc révélateur d'un **questionnement existentiel**. Comme la varicelle, le plus souvent entre la maternelle et le CE1, tout le monde contracte un jour ou l'autre le syndrome du Dodo (s'il survient tard ou s'il est mal soigné, il peut aussi entraîner des complications plus graves).

Il s'agit en fait de **se demander qui on est, si l'on sert à quelque chose**, et si ce que l'on fait a un sens, ici et maintenant. La « tentative » dont parle Yannick Jaulin plus haut, serait avant tout de prouver, à travers le Dodo, que raconter des histoires a encore du sens, et sert bien à quelque chose.



Un BEC dans le TEXTE : [l'analogie Le Dodo-moi](#)

Le Dodo nous parlerait donc de nous, dans le monde d'aujourd'hui ? La comparaison de Yannick Jaulin à un Dodo peut s'étirer à tout un chacun comme l'explique la définition du syndrome du Dodo. Pour mettre en place cette **analogie Dodo-homme du XXI^e siècle**, la première partie du spectacle, prise en charge par un conteur patoisant (Japiaud), raconte l'histoire du Dodo en miroir de celle d'un villageois nommé Maurice.

Cette analogie est instituée par une rhétorique sans subtilité, le rapprochement n'étant parfois justifié que par un simple jeu de mot à l'image de « mon copain Maurice » et « l'île Maurice »:

« Maurice l'aime ça les œufs à la coque. Alors que le Dodo, il aime les graines de tambalacoque »

... Jusqu'à ce que les deux histoires ne fassent plus qu'une dans la syntaxe : « O serait le Portugais qui serait resté, le Dodo il aurait pas disparu. Mais c'est le Hollandais qui est arrivé [sur l'île du dodo], et ça n'a rien à voir. D'abord Maurice l'aime pas les Hollandais... », et dans l'émotion de l'énoncé : le spectateur comprend que ce n'est pas de la disparition du Dodo dont est venu parler le conteur

patoisant, mais de la disparition de son village, de son monde, les champs, les traditions, le patois et son ami Maurice.

Le conteur patoisant va donc faire une leçon de biologie au sujet du Dodo, divisée en plusieurs chapitres (description de l'animal, son cri, son alimentation, sa reproduction...), et à l'intérieur desquels il trouvera plusieurs occasions de **digressions** pour évoquer le souvenir de son village par le prisme des aventures de son ami Maurice.

La logique tarabiscotée du conteur va poser les bases de la métaphore qui sera filée tout du long du spectacle qui croise la question de la biodiversité et de la diversité culturelle : si le spectacle était une conférence, ce serait une étude de « biodiversité culturelle ».

Nous pourrions alors nous amuser à remplir un tableau des analogies où l'on retrouverait en miroir :

Le dodo // Maurice

La disparition de l'espèce // des traditions, de la langue

La colonisation // la mondialisation

Le bonheur avant d'être découvert// avant de découvrir le monde hors du village

Moqué pour son allure de drôle d'oiseau// pour son allure de plouc et son patois

Son blerk ne sonne pas dans les oreilles du hollandais// son patois n'est pas
compris

Incapable de se défendre face aux nouveaux prédateurs// ne fait pas le poids face
aux hommes en cravate qui dirigent le monde

A disparu faute d'adaptation à son nouvel écosystème // a disparu faute
d'adaptation à la société contemporaine

Etc...

DEUX OU TROIS PERSONNAGES

Sur scène, deux conteurs s'emparent tour à tour du Dodo. Ils illustrent chacun une manière de raconter des histoires mais aussi une manière de se comporter face au monde et son évolution. Ils expriment en quelque sorte les deux tentations opposées qui se présentent au conteur en proie au syndrome du Dodo. (Ces deux attitudes sont présentées dans deux portraits filmés accessible depuis les tags à l'entrée du spectacle ou via les liens suivants : <http://www.japiot.irealite.com> et <http://www.jaulin.irealite.com>)

Japiaud raconte des histoires en patois sur la scène de la salle des fêtes de son village en Vendée le samedi soir, c'est une tradition, il n'y a pas de raison que cela change selon lui. Il est le genre de Dodo qui ne se rend pas compte que son île (son village, son monde) a disparu, il fait comme si, imperturbable. Mais cette posture du Dodo-autruche l'empêche de voir loin devant lui, ses pattes s'embourbent dans la **nostalgie** et bientôt **sa parole sera plaintive**, pleurnicharde.

Il est le premier à entrer en scène, c'est son spectacle auquel on assiste, jusqu'à ce qu'il soit interrompu par Joslin.

Joslin est né dans le même village que Japiaud mais il en est parti pour découvrir le monde et tenter de s'y intégrer. C'est aussi un conteur d'histoire, mais il n'envisage pas sa carrière sur la scène d'une salle polyvalente, plutôt sur les planches parisiennes. Pour ce faire, **il a tenté d'oublier d'où il venait**, se conformer aux codes d'un monde qui n'est pas le sien mais auquel il souhaite appartenir. C'est un Dodo qui est parti de son île et a tout fait pour s'adapter, mais on découvrira qu'il ne sait plus qui il est... **il a raté son adaptation**.

Il assiste au spectacle de Japiaud aux côtés de sa mère. Mais bientôt il est agacé de la tournure dramatique que prend le discours de Japiaud. S'il était sur scène, il raconterait l'histoire du Dodo autrement, avec plus de poésie, il en ferait un animal de légende, qui ne disparaît pas mais au contraire sauve le monde. Il finit par monter sur scène.

Les deux personnages imaginés et joués par Yannick Jaulin sont deux parties de lui-même qui pourraient représenter deux entités qui s'affrontent en chacun de nous. Cette douce schizophrénie exprime **le déchirement auquel chacun fait face au moment de confronter ce que l'on est, d'où l'on vient, avec ce que l'on voudrait être, où l'on veut aller**. La dernière partie du spectacle où les deux personnages se donnent la réplique pour raconter une dernière histoire met en scène la réconciliation de ces deux parties de soi.

Le Dodo est le sujet de la pièce de Yannick Jaulin, du spectacle de Japiaud, des contes et du fantasme de Joslin. Bien qu'il soit toujours sujet de lui, il n'est pas véritablement un personnage, seulement peut-être au moment où sa marionnette chante et nous parle de la biodiversité. Le Dodo est donc **un prétexte pour parler de soi** (pour Japiaud, Joslin... Et Jaulin), il se trouve ballotté d'un conteur à l'autre, manipulé au sens propre quand il devient une marionnette dont Joslin orchestre la carrière pour sa gloire personnelle. A deux reprises donc, les histoires ne parviennent pas à changer le destin du Dodo, à le faire revivre, comme le soulève Japiaud après l'intervention de Joslin : « Déjà qu'il était mort, bah là il est re-mort ». Cependant, une fois que Joslin interrompt la magie du théâtre (« Jean-Claude,

arrête ! ») pour considérer la réalité, le Dodo fait une apparition sur scène pour ranger lui-même les artifices de cette mascarade. Les efforts de Joslin n'étaient peut-être pas vains ?



Un BEC sur SCENE : un comédien et deux personnages, deux temporalités

Jouer deux personnages pour un seul comédien pose des **problèmes de mise en scène qui sont résolues par quelques astuces**. On remarquera par exemple que, faute de pouvoir changer de costume, le comédien dégrafe simplement un bouton de sa veste pour passer d'un personnage à l'autre. Ce passage est soutenu par un **effet sonore** dans la première partie du spectacle où la voix du premier personnage devient un bruit de fond pendant l'intervention du deuxième. Tandis que la voix de Japiaud résonne dans un microphone traditionnel, celle de Joslin est relayée par un micro caché, selon une technique plus actuelle.

La première partie du spectacle (le spectacle du Japiaud) et la deuxième (après que Joslin a quitté sa place pour monter sur scène) sont marquées par **deux mises en scènes différentes**. La première est statique, la lumière reste presque inchangée, c'est celle de la salle polyvalente. Les effets sonores sont eux aussi dérisoires (jingle entre chaque chapitre). Et Japiaud reste au centre de la scène pour raconter dans le micro, **en prise directe avec le public**.

Dès que Joslin monte sur scène cependant, le plateau semble gagner en profondeur, il va utiliser davantage l'espace. C'est ce qui le caractérise comme un homme de théâtre dont il connaît les codes et les ficelles pour que la magie opère (lumières, musiques, effets spéciaux). Mais, alors que nous venons d'assister, exactement comme les spectateurs fictifs de la salle polyvalente, au spectacle de Japiaud, ce qui se passe sur scène avec Joslin est-il bien réel ? Alors que **l'unité de temps et d'espace** étaient conservée dans la première partie du spectacle (en temps réel), la deuxième comporte des **ellipses** (entre chaque événement qui mène à la célébrité du Dodo) et se déplace dans **des espaces fictifs** (dans un colloque sur la diversité culturelle, à la tribune des Nations Unies). Enfin, tout ceci est-il bien réel ? Cela se passe-t-il vraiment ? A voir comme Joslin joue avec la marionnette comme avec un ballon à la fin de son intervention, il semble qu'il nous montre que tout cela n'est que le fruit de son imagination. Un **glissement** s'opère qui mène Joslin de la scène où il s'adresse à Japiaud (« Non pas ça ! »), aux contes dans lesquels il nous transporte, puis dans son affabulation où il se voit réaliser ses fantasmes de célébrité.

LES THEMES DU SPECTACLE

Comme dans *Terrien* et les spectacles antérieurs de Yannick Jaulin, plusieurs thématiques traversent *Le Dodo*. Ces thèmes philosophiques, sociologiques ou historiques sont pour certains abordés directement dans le spectacle (la disparition des espèces, la biodiversité), d'autres sont plus sous-entendus ou apparaissent à un second niveau de lecture.

La malédiction du Dodo : la disparition

C'est un thème récurrent dans les spectacles de Yannick Jaulin. La disparition est le sort de chaque être et de chaque chose en proie au temps qui passe. Avant d'être une inquiétude d'ordre politique, culturelle ou écologique, la disparition est **une épreuve existentielle**.

On peut attribuer une humeur catastrophiste au rapprochement opéré dans le spectacle entre la disparition des espèces (le Dodo et les autres) et des langues minoritaires (le patois) et des traditions - disparition qui sous-entend celle des hommes qui les pratiquent (Maurice). Mais l'idée selon laquelle l'homme serait en voie de disparition (cf. Gunther Anders, *L'obsolescence de l'homme*) est à **rapprocher d'une critique de l'uniformisation** des modes de vie et de pensée qui est en marche dans la société contemporaine (par les médias, le marketing...). → voir le thème suivant

D'un point de vue plus philosophique, on notera **le paradoxe de la disparition comme conséquence de la découverte** (dont le Dodo est l'exemple type). L'anthropologue Claude Lévi Strauss fait ce terrible constat dès ses premiers voyages à la rencontre des peuples indigènes : leur découverte les a décimés (à cause des maladies apportées par les étrangers, puis, sur le long terme, par la perte de sens de leurs modes de vie et traditions au contact de la société du progrès) (cf. Claude Lévi Strauss, *Tristes tropiques*). Le philosophe Jean Baudrillard envisage la disparition comme la suite logique de la course à la connaissance et au progrès scientifique : le destin que se serait donné l'homme. Il parle de la « disparition du réel » dans la société des médias. Plus le réel fait l'objet de reproduction, d'image de synthèse, de simulation, plus on peut s'en dispenser : **l'image a remplacé le réel**. Il convoque l'exemple de l'appareil photo numérique avec lequel on capture toujours plus d'images du réel qui est ensuite emprisonné dans un fichier, réduit à un code, et ne se transpose même plus en un objet qu'est la photographie (cf. Jean Baudrillard, *Pourquoi tout n'a-t-il pas déjà disparu ?*).

L'exclusion du Dodo : le monde normé

Le monde moderne auquel Maurice ne parvient pas à s'adapter exige de plus en plus que l'on réponde aux normes qu'il édicte (par le biais de la morale, la politique, la publicité, la mode...). Peut-on survivre sans s'y adapter (peut-on se faire des amis dans une cour d'école sans porter un jean slim ?). **Si nous considérons le fait de travailler, gagner de l'argent, acheter une maison, fonder une famille, partir en vacances, fêter le jour de l'an... être heureux même, comme une norme imposée, peut-on envisager de mener notre vie autrement** (cf. Le comité invisible, *L'insurrection qui vient*, où l'on parle de la « fiction du travail ») ? Si Japiaud est une victime directe du phénomène de la disparition, Joslin est celle de la norme : c'est elle qui a motivé son départ de son village et son adoption des codes d'un groupe social auquel il a voulu appartenir, sans y parvenir et en oubliant qui il est.

C'est le jugement de l'autre qui nous fait prendre conscience de notre non-appartenance à la norme, notre anormalité, notre monstruosité. **Etre différent c'est être monstrueux ?** Il semble que ce soit le cas dans une société qui méprise la différence. Le monstre désigne en

creux le regard d'une communauté garante d'une norme et d'un système de représentation. La différence stigmatisée par le regard de l'autre est une thématique centrale de la pièce. Le Dodo prend conscience de sa « monstruosité » quand il est moqué par les Hollandais, eux qui n'ont jamais vu un oiseau de ce genre et ne partagent pas ses critères de beauté (voir à ce sujet les descriptions des navigateurs, <http://www.potomitan.info/dodo/c3.php>). L'étymologie de « monstre » se trouve bien dans le verbe latin « montrer », comme montrer du doigt. Cette caractéristique de la « monstruosité », convient aussi à désigner Maurice, survivant d'un monde disparu, parlant une langue non conventionnée, arborant sûrement des vêtements d'un autre temps, il est en décalage, il est « **l'autre** » pour la majorité et aussi pour le public, qui verra en lui une bête curieuse dès son entrée sur scène accompagné d'une poursuite et d'une musique désuète. A ce sujet, on peut se reporter à la posture du poète Gaston Miron, militant de l'identité québécoise qui se méfiait de la qualification de « **pittoresque** » résonnant pour lui comme une marque d'infériorisation : « C'est l'autre qui qualifie ainsi ma différence et ce faisant, me réduit à ma seule apparence extérieure, que de surcroît il minimise. ». C'est toujours vrai pour le Québécois à qui l'on signale si souvent le charmant de son accent.

Invité à une conférence sur la diversité culturelle, le Dodo tient un discours sur la biodiversité qui **sous-entend que la société (les médias et le marketing en premiers lieux) fait de nous des graines « stables et homogènes »**, semblables et homologuées comme celles que les agriculteurs du monde entier sont autorisés à cultiver et dont sont issus les légumes que nous mangeons chaque jour. Au cours des chantiers de création du *Dodo*, en effet, un boulanger paysan, Nicolas Supiot, expliquait que seules les graines homologuées étaient autorisées à la culture : les graines vendues par les grandes firmes de semenciers. Cela signifie que les graines ne sont pas adaptées à un terroir en particulier, contrairement à celles que produisaient les agriculteurs eux-mêmes à partir de leurs récoltes : les semences paysannes, interdites aujourd'hui. Faire pousser la même graine en Bretagne ou au Burkina Faso oblige donc les agriculteurs à utiliser des engrais (vendus par ces mêmes firmes) qui au fil des ans saturent la terre en produits chimiques, une terre dans laquelle il sera bientôt impossible de faire pousser la moindre plante. Dénonçant ce cercle vicieux, Nicolas Supiot nous rappelait que la plupart des hommes qui meurent de faim sur terre son paradoxalement des paysans. Parmi les contes qui mettent en scène le Dodo, ce dernier se retrouve dans un tunnel où sont conservées des graines. C'est le tunnel du Spitzberg où la diversité des graines est soi-disant conservée par les autorités sanitaires en cas de famine. Il s'agit en réalité d'une manière de les confisquer pour les cloner et laisser le champ libre aux firmes semencières.

Des mots pour se battre

Dans un monde complexe, exigeant, exclusif – et de plus en plus inquiétant dans ses dérives autodestructrices – qui favorise la persistance du syndrome du Dodo, le spectacle interroge le pouvoir de la parole pour nous donner la force de nous redresser, donner la force à tous les dodos métaphoriques du monde de se tenir debout. Dans ce spectacle, Yannick Jaulin, qui n'a eu de cesse de restaurer et actualiser le conte pour lui trouver un rôle véritable dans le monde d'aujourd'hui, remet en cause sa pratique même en se demandant définitivement « à quoi sert de raconter des histoires ? », « les histoires peuvent-elles quelque chose ? ». Dans quelles conditions la parole aurait-elle ce pouvoir de **transmission** ?



Un BEC dans le texte : deux ou trois usages de la parole

Les deux conteurs qui se succèdent sur scène illustrent (au moins) deux usages de la parole, dont chacun fera la preuve de ses limites et qui seront par deux fois interrompus brutalement (par le « non ! » de Joslin qui interrompt la musique et rallume les lumières puis le « Jean-Claude arrête ! » qui produit le même effet). La première prise de parole, celle de Japiaud, se caractérise par sa frontalité (il parle directement au public du Dodo et de Maurice) et un ton très contrasté qui passe de l'humour à **la plainte**, dans laquelle elle échoue (« Quand on est le dernier à penser de même, on a plus qu'à crever ! »). Cette attitude est vivement critiquée par Joslin qui rappelle que **la parole ne transmet rien par la plainte**. Il fait alors la démonstration en trois points que la parole, si elle prend le recul de la métaphore, de la poésie et de la fiction, peut dire les choses sous un angle plus positif qui pourrait bien redonner espoir à qui l'entend : **il veut faire du Dodo un personnage de conte**. Une des étapes de cette leçon de conte adressée à Japiaud (une des histoires de Joslin) montre que le Dodo n'est pas seulement un animal disparu, il est aussi un personnage littéraire, et qu'il peut être bout en train comme le Dodo d'*Alice aux pays des merveilles*. Ensuite, il montre que les contes peuvent nous apprendre à voir les choses autrement, **voir nos faiblesses comme des atouts**. Dans le conte de Maurice en Enfer, le cheval que l'on croyait bon à rien est en fait le seul à posséder le pouvoir de se transformer pour tromper le diable. Aussi, le Dodo qui ne connaît pas d'histoire car sa « vie est circulaire » va résoudre de graves situations écologiques en utilisant la seule chose qu'il sait faire : piéter, blerker et faire broumer ses ailes.

Mais la parole de Joslin va elle aussi dériver, et ce à cause d'une faiblesse comparable à celle de Japiaud en somme : le Dodo est pour lui aussi une opportunité, moins pour parler de lui que pour *faire* parler de lui. Ainsi le succès du Dodo (invité à de nombreuses conférences) va faire dévier Joslin de sa cause et délaisser le sujet de ses contes pour flatter son égo (comme Japiaud oublie l'histoire du Dodo pour ne parler que de lui, ou plutôt de Maurice). Le Dodo héros de conte va petit à petit devenir un personnage populaire dont Joslin serait l'agent, en quête de succès et de célébrité : **est-ce vraiment la définition d'un héros ?** La parole de Joslin perd alors sa valeur métaphorique pour devenir une **parole politique** (l'ascension du Dodo « coaché » par Joslin évoque d'ailleurs une campagne politique) quand il s'adresse en grande pompe aux Nations Unies. Malgré sa grandiloquence, cette parole est inefficace, elle n'a pas de sens, et ce non-sens va apparaître à Joslin qui met fin à cette mascarade...

Cet échec de la plainte aut centrée puis de la parole politique à vocation universelle questionne l'efficacité du discours (échaudé ou engagé) par rapport au conte (ou plus largement le texte littéraire). Mais cela amène aussi à se demander quelle est la posture d'une parole efficace : **que peut-on transmettre au monde en parlant de soi ?** Yannick Jaulin n'envisage aucun discours universel qui ne parle pas de soi. Il écrit : « Je ne crois à l'universel des contes que dans l'hyper local. (...) c'est moi qui parle, fait d'une histoire unique et complexe ». Pour lui, aucune parole ne peut atteindre le monde, prendre une

dimension universelle si elle ne parle pas de soi, depuis soi, un soi authentique. A ce titre, il rappelle que le « je » et le « nous » se confondent dans le patois en un unique pronom « i ».

...Voilà pourquoi la dernière histoire que vont conter ensemble Joslin et Japiaud (celle de Mohammed Ali) ne peut s'énoncer qu'après la mise à nu de Joslin qui, descendu de son estrade nous dit qui il est, d'où il vient, confie ses faiblesses. L'histoire de **Mohamed Ali comparé à un conteur intervient à la fin du spectacle comme une métaphore de la puissance des contes**. Alors que les deux conteurs sur scène parlent du Dodo pour ne parler que d'eux-mêmes, utilisent (plus ou moins malgré eux) le sujet de leur histoire à leurs fins personnelles, Mohamed Ali ne parle que de lui dans les histoires qu'il raconte à la presse (« je me suis battu contre un alligator, (...) I'm fast, I'm bad »), mais c'est en fait tout le peuple africain et les peuples opprimés à qui il destine cette histoire. Sur un ring comme sur une scène, l'histoire de Mohamed Ali prend une dimension universelle. Lui qui s'est battu autant avec ses poings qu'avec les mots, il a donné espoir, par sa victoire symbolique, à tout un peuple.

Ce dernier conte, cette histoire d'un conteur boxeur, traduit la conviction de Yanick Jaulin pour qui les contes peuvent nous donner la force de voir plus loin, devenir plus grand grâce à la seule arme dont on dispose : notre unicité.

... au-delà ou à l'intérieur de ces thèmes transversaux, nous pourrions aborder par exemple, ...

Les langues minoritaires : créole, patois, québécois, même combat

Le patois (vendéen) dont Yannick Jaulin veille à la survie depuis des décennies, le créole et le québécois sont évoqués dans le spectacle comme des langues dodo : menacées d'extinction mais fortes de défendre leur particularisme. Comme le Dodo ou Maurice, menacés par les phénomènes de colonisation et de mondialisation, les langues minoritaires sont inscrites dans une histoire de rapport de force. Ce rapport de force a été nommé et théorisé par Charles Fergusson en 1959 sous le terme de **diglossie**. Il définit la coexistence sur un même territoire de deux langues, une langue officielle et une langue officieuse, familière, le plus souvent la langue natale des habitants. Chaque langue convient à un usage spécifique : la langue officielle, dite « haute » est enseignée à l'école ou employée dans les médias et les textes institutionnels. La langue familière, dite « basse » est employée dans la vie courante et il est offensant pour la communauté d'employer la langue « haute » dans un contexte familial. L'usage des langues est donc soumis à un code strict. Il arrive alors qu'un peuple vive dans le paradoxe de s'exprimer, penser, écrire dans une langue qui n'a aucune reconnaissance sur son territoire (ce qui fut le cas pendant la période d'uniformisation de la langue française, du patois d'Ile de France à tout le territoire, à partir du XIXème siècle). Cette situation accentue le clivage entre la classe dominante utilisant la langue haute et le reste de la population. Dans certains cas, la langue « basse » gagne du terrain sur la langue « haute ». Ce fut le cas au Québec, au moment de l'abandon par la France de cette province (1763) avec la fuite des élites et d'un français officiel, les Québécois, résistant aux nouveaux maîtres anglais vont développer leur propre langue, mélangeant les dialectes de France et ensuite considérablement influencée par l'anglais.

L'utilité de l'inutile, l'efficacité de l'oisiveté

Alors que le Maurice que raconte Japiaud est mis au ban de la société parce qu'il ne travaille pas, Joslin va en faire le héros de l'oisiveté. Voilà un exemple du conte qui nous montre une autre façon de voir le monde... par les yeux du Dodo « qui nous parle d'un monde où la différence est un atout, où l'inutile est une vertu ». Cette idée – une utopie – est posée comme un acte de résistance à la société de l'efficacité, du « travailler plus ». Elle invite à prendre de la distance sur le monde qui va à toute vitesse, faire une pose et considérer l'inactivité comme productrice de sens. Ainsi le silence dans la musique, la virgule dans une phrase sont indispensables pour en percevoir la mélodie ou le sens, le moment d'oisiveté, celui où l'on regarde les oiseaux voler (comme Maurice et le Dodo) pourrait donner du sens à l'existence.

Beaucoup de choses dans le monde ont plus d'utilité qu'elles n'y paraissent. Yannick Jaulin se souvient par exemple des « parailles » ces espaces non cultivés, haies, morceau de prairie, qui séparaient les champs et qui ont disparu avec l'agriculture intensive : pas rentable ! Les agronomes se sont pourtant aperçus plus tard que cette nature improductive, en sommeil, avait une véritable fonction écologique, que son absence nuisait à la qualité des récoltes et accélérât le lessivage des sols. Ces espaces avaient aussi un sens dans la vie à la campagne. Ils étaient des endroits pour regarder les oiseaux voler, faire la sieste ou faire demi-tour avec le tracteur comme pour refermer la journée de travail...

A priori, les histoires, la littérature, l'art ne servent à rien. **Les choses inutiles en apparence, improductives, non rentables seraient-elles les seules choses dont on a réellement besoin ?**

Un avenir pour les gentils ?

C'était le thème abordé lors d'un chantier de création du *Dodo* en compagnie de la psychothérapeute Catherine Dolto. En considérant que le Dodo a disparu parce qu'il était « trop gentil », pas assez féroce ni stratège, il convenait de redéfinir ce qu'était la gentillesse : est-elle synonyme de faiblesse, de soumission ? ou encore est-elle l'attribut du simple d'esprit, d'où la connotation ironique de l'expression : « il est gentil » ?

Catherine Dolto soumettait alors sa thèse d'une sélection naturelle qui n'aurait gardé que les plus « teigneux d'entre nous », les moins sensibles, ceux qui étaient capables d'appuyer sur la tête de leur voisin pour sortir de l'eau... Elle raconte à ce sujet le traitement accordé aux bébés au Moyen âge, soumis dès leurs premiers jours à la loi du plus fort tant les conditions de vie étaient dures. **La disparition de la gentillesse serait-elle une conséquence de l'adaptation de l'espèce humaine ?** Qui seront, alors, les rescapés du système hyper-compétitif dans lequel nous grandissons ? Les gentils ont-ils une chance de survie ? Il semble en tous les cas que la gentillesse ne soit pas considérée comme un atout pour faire sa place dans le système concurrentiel qui régit la société contemporaine. Peut-on obtenir quelque chose par la gentillesse ? A ne pas confondre avec la politesse qui n'est que le mimétisme de la gentillesse employée dans un jeu de convention. Que gagne-t-on à être gentil, faire preuve d'empathie : quel est le butin d'un acte désintéressé ?

PORTRAIT D'UN ARTISTE ATYPIQUE...

Difficile de parler de la démarche artistique de Yannick Jaulin sans évoquer d'abord l'homme sur scène. L'homme de scène. Car c'est sur les planches – celles, auréolées de gloire de la Cour d'Honneur en Avignon (avec Wajdi Mouawad), des Bouffes du Nord, du Théâtre de Chaillot, et prochainement du Théâtre du Rond-Point, mais aussi celles plus obscures des petites salles de la « France profonde » – que Yannick Jaulin se donne pleinement. Il y est tout entier, généreux et exigeant, à la fois drôle et torturé.

Travaillé par sa langue natale, le parhange, patois de la Vendée d'où il est issu, Yannick Jaulin questionne son humanité : ses racines, ses doutes, ses peurs. Autant d'interrogations qui sont aussi les nôtres et qui nous touchent, nous spectateurs de l'ombre. Pour Yannick Jaulin, « la scène est l'endroit où je suis à ma vraie place ». Et c'est vrai que depuis *J'ai pas fermé l'œil de la nuit*, créé en 2000, *Menteur* en 2003, *Terrien* en 2007 et maintenant *Le Dodo*, le petit belou timide du fond de la Vendée qu'il fut naguère a su s'imposer sur la scène théâtrale française.

Son parcours atypique – l'homme s'est construit son propre chemin jusqu'à la scène – se double d'une démarche originale. Auteur et acteur protéiforme, Yannick Jaulin est sans cesse en train d'explorer de nouvelles formes artistiques et théâtrales. « *Loin des formes traditionnelles et pourtant obsédé par la réécriture des mythes, des contes et leur remplacement dans nos quotidiens, je cherche un lieu commun pour trouver un possible frémissement collectif. J'aimerais me définir comme faisant un théâtre de l'humanité.* »

Le Dodo survient à un moment de vie et de carrière où se posent avec urgence les questions existentielles qui ont toujours traversé les spectacles de Yannick Jaulin, dont celle-ci : comment concilier l'endroit d'où l'on vient et celui vers lequel on va ? Le sac avec lequel on naît et la valise qu'on choisit de se constituer.

Entre la tradition du conte où le grand public le connaît bien, et le théâtre contemporain où il s'est installé depuis plusieurs spectacles, Yannick Jaulin pose ici la seule question qui fasse sens pour interroger sa pratique multiforme : comment et pourquoi raconter des histoires ?

Le Dodo est une nouvelle aventure pour laquelle Yannick Jaulin s'entoure de nouveaux compagnons de route. Après *Terrien*, il revient à une forme en apparence plus traditionnelle, une mise en scène épurée où seule la parole fait le spectacle.

Un univers à la fois surréaliste et fortement ancré...

Le premier savoir-faire de Yannick Jaulin fut surtout de tendre l'oreille. Ce poitevin nomade, funambule de la langue a fait ses classes de conteur, adolescent, en collectant le parler régional, les contes, les chansons au sein d'un grand mouvement de culture populaire « *Plus je m'enfonçais dans le pays, plus j'avais l'impression de connaître le monde entier* » raconte-il aujourd'hui. Il a depuis fait sienne cette phrase de Tolstoï : « *Si tu veux parler de l'universel, parle de ton village* ».

De ces moments de transmission, il a gardé une puissance identitaire ouverte sur le monde et trouvé sa place : la scène. L'endroit où il se rassemble lui, où il porte la parole loin.

A 27 ans, il en fait son métier. Il continue à glaner pour bâtir ses spectacles tout en devenant le fer de lance d'une nouvelle génération de conteurs engagés dans une modernisation du conte... pour dépoussiérer l'image ringarde de cet art ancestral qui reste pour beaucoup une pratique simpliste destinée à l'enfance ou à nourrir la nostalgie. Yannick Jaulin va chercher, au cœur même des tranches de vie, des tranches de sa vie, la singularité qui rejoint l'universel. Souvent accompagné de musiciens, il est très vite désigné comme le conteur Rock and Roll, faisant du récital d'histoires.

Un raconteur d'histoires, passeur de mondes.

C'est Pougne-Hérison, village des Deux-Sèvres, qui donne le nom au premier spectacle de la reconnaissance et c'est aussi là qu'il trouve un terrain de jeux pour tisser le vrai et le faux, autour d'une pierre qui marque le Nombril du monde et une devise « Il faut le croire pour le voir ». Avec une équipe d'artistes et toute la population, il crée un festival festif et drôle *Le Sacré Nombril* qui attire festivaliers, artistes et médias de tout l'Hexagone... En 2003 naît le Jardin des histoires : à la fois musée d'art brut et lieu d'expérimentation autour de l'oralité, ce jardin emploie six personnes à l'année.